



HAL
open science

L'urbex comme tourisme obscur écologique. Faire l'expérience de la destruction de la nature et de l'échec de sa domestication dans les ruines du monde moderne

Nathanaël Wadbled

► To cite this version:

Nathanaël Wadbled. L'urbex comme tourisme obscur écologique. Faire l'expérience de la destruction de la nature et de l'échec de sa domestication dans les ruines du monde moderne. Laurent Sébastien Fournier; Claude Chastanier; Catherine Bernier-Boissoird; Dominique Crozat. Catastrophismes. Peurs collectives et idéologies au XXIe siècle, Presses Universitaires d'Aix-Marseille, pp.95-114, 2021, 9782731412246. hal-03641358

HAL Id: hal-03641358

<https://hal.science/hal-03641358>

Submitted on 24 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nathanaël Wadbled

n.wadbled@yahoo.com

L'urbex comme tourisme obscur écologique.

**Faire l'expérience de la destruction de la nature et de l'échec de sa domestication
dans les ruines du monde moderne**

in Laurent Sébastien Fournier, Claude Chastanier, Catherine Bernier-Boissoird et Dominique Crozat (dirs.), *Catastrophismes. Peurs collectives et idéologies au XXIe siècle*, Aix-en-Provence : Presses Universitaires d'Aix-Marseille, les 18 et 19 juin 2020, p. 95-114.

Introduction : au-delà d'une conception politique de l'urbex et du tourisme obscur

Alaverdi (Arménie), ruines d'une usine de traitement de cuivre, 2019



Deux pratiques montrent des ruines récentes. Le tourisme obscur et l'urbex sont deux pratiques définies par les sciences sociales comme étant essentiellement politiques et répondant à des imaginaires différents. Le tourisme obscur (*dark tourism*) désigne le fait de se rendre sur des lieux du patrimoine historique de la mort et du désastre ayant culturellement un caractère traumatisant – comme la visite des champs de bataille de la Première Guerre Mondiale ou celle des camps de concentration nazis. Il fait l'objet d'une importante bibliographie, généralement composée de monographies (Lennon et Foley, 2000 ; Williams, 2007 ; Sharpley et Stone, 2009 ; Sion, 2014). Elles interrogent souvent l'extension du champ comme j'en ai l'ambition ici, mais remettent rarement en cause ses principes (Wadbled, 2016), dont le premier est de concerner les destructions et désastres contemporains. Beaucoup de sites du tourisme obscur comportent des ruines récentes qui sont patrimonialisées et ouvertes au public.

L'exploration urbaine (urbex) désigne par contre la visite d'espaces interdits, comme les constructions abandonnées, les chantiers, les galeries techniques ou de métro des villes. En font partie certaines ruines abandonnées dont l'accès est interdit en raison soit de leur état de dégradation les rendant dangereuses, soit parce qu'elles sont des propriétés privées. Bien que l'esthétique de l'urbex soit un objet de plus en plus présent notamment dans les friches urbaines (Cousin, 2008), il y a peu de travaux scientifiques sur sa pratique (Garrett, 2012 ; Arboleda, 2017 ; Le Gallou, 2018). Elle y apparaît comme une transgression et une l'aventure, contestant l'organisation disciplinaire et fonctionnelle de l'espace. Du point de vue de l'intérêt historique, le tourisme obscur et l'urbex s'opposent donc, puisque cette dernière pratique ne s'intéresse pas à la valeur historique ou documentaire de ce qui est visité. Si certains urbexeurs ont un intérêt pour l'histoire, à en croire la littérature sur le sujet, ce n'est pas ce qui définit consubstantiellement cette pratique (Offenstadt, 2018).

Malgré cette différence, il est possible de faire se rejoindre les deux pratiques du tourisme obscur et de l'urbex si on en élargit légèrement les champs. J'ai déjà montré que certaines pratiques d'urbex concernant les ruines pouvait être considérées comme une expérience de la nature (Wadbled, 2020) renvoyant à des imaginaires culturels romantiques ou post-apocalyptiques selon leurs formes. Ces imaginaires (Debarbieux, 1995) ou ces cadres (Goffmann 1991) sont ceux culturellement disponibles pour donner un sens écologique aux

ruines abandonnées. Je reprends ici la perspective de ce travail qui ne consiste pas en une enquête de terrain, mais dans une exploration des différents imaginaires culturellement disponibles pour donner sens à ces lieux.

Perçues de manière écologique dans un imaginaire post-apocalyptique (Chamberlain , 2009 ; Chelebourg, 2012 ; Parham et Westing, 2017 ; Engélibert, 2019), certaines ruines récentes abandonnées semblent incarner à la fois une destruction de la nature et de la modernité. Une telle expérience pourrait entrer dans le champ du tourisme obscur puisqu'elle concerne une destruction qui révèle une négativité au fondement même de la modernité. Pour cela il faut sans doute une catégorie qui se distingue du tourisme écologique actuellement. D'une part le tourisme obscur historique concerne l'histoire, c'est-à-dire des humains indépendamment de leur rapport avec la nature. D'autre part, le tourisme obscur écologique concerne le rapport à la nature. Dans la mesure où il ne s'agit plus de la nature considérée comme ce qui est éternel à côté des humains mais des rapports que les humains ont avec elle, elle est incluse dans le temps historique humain. Il faudrait donc peut-être parler plus justement de tourisme obscur « historique politique » et « historique écologique ».

1. L'urbex comme expérience de la destruction moderne de la nature et de la modernité

Berat (Albanie), ruines d'une usine textile, 2018



En visitant les ruines modernes abandonnées avec un imaginaire post-apocalyptique, l'urbexeur est projeté dans un monde où la tentative moderne de se rendre maître et possesseur de la nature a échoué. J'entends par ruine moderne toute trace qui manifeste et peut-être reconnue comme la volonté de se rendre maître et possesseur de la nature – entendue comme étant l'ensemble des agents non humains – ou de la domestiquer. Il s'agit de l'effort fait pour créer un environnement où les agents non-humains n'ont pas leur place ou ont une place assignée pour ne pas perturber l'ordre humain. Les ruines reconstruites ou laissées en état entrent dans cette catégorie puisqu'elles ont vocation à garder leur état en étant protégé de ce qui pourrait l'altérer (Leblanc, 2010 ; Elżanowski, 2018 ; Bădescu, 2019), ainsi que les vestiges de catastrophes intégrés à un renouveau urbain (Djament-Tran , 2012). Dans ces deux cas, les ruines ne sont pas abandonnées. Si cette ambition de protéger les constructions des affres de la nature n'est jamais pleinement réalisée, les ruines abandonnées sont celles de lieux où elle a été tentée et où cela a échoué. Reste un univers désœuvré devenu impropre à la vie humaine et où la nature peine également à survivre. Elles signifient à la fois l'échec de la tentative de domestication de la nature et la destruction d'une nature qui était préalablement sauvage (Cronon, 1996 ; Arnould et Glon, 2006).

La modernité qui promet un environnement artificiel protégeant des aléas de la nature n'a pas réussi à se maintenir. Elle a été victime de son ambition. L'artificialisation de

l'environnement n'a pas permis la domestication de la nature. Elle l'a au contraire rendue d'autant plus dangereuse selon une logique explicitée par le philosophe Günter Anders (Anders, 2007) : les effets de l'artificialisation sur la nature dépassent toutes les fins qu'il aurait été possible de se fixer rationnellement. La modernité n'a donc pas su anticiper et se préparer au surgissement de réalités naturelles qui la dépassent. Au lieu d'apprendre à négocier avec elles, elle les a niées jusqu'à ce qu'elles viennent submerger les constructions humaines pour en faire des ruines. Quelle que soit l'origine de l'abandon de ces constructions, le retour de ce qui aurait dû être domestiqué a causé un état de dégradation. Un tel retour n'avait pas été anticipé lors de leur construction. Les vestiges des constructions humaines ne sont alors pas réintégrés à une nature sauvage comme si aucune activité humaine n'avait eu lieu pour la domestiquer. L'espace a été tellement artificialisé que même une fois en ruine, l'environnement, dans lequel ce que Bruno Latour (2015) nomme des agents non-humains tentent de revenir, est le monde artificiel construit par les humains. Les végétaux et les animaux le colonisent. Le climat et la géologie le modifient. Cette nature est férale plutôt que véritablement sauvage (Génot et Schnitzler, 2012 ; Monbiot, 2013) : après avoir été domestiquée elle s'est ensauvagée. Elle se développe une fois la nature sauvage détruite. Dans l'imaginaire post-apocalyptique, elle est une nature polluée et abîmée. Les animaux et les végétaux se sont adaptés à leur nouvel environnement et tendent à devenir monstrueux. La géologie et le climat sont désordonnés et déréglés. En cherchant à produire un environnement artificiel fait à l'image de l'homme, la modernité détruit en fait toute possibilité de vie épanouie, aussi bien pour les non-humains que pour l'homme. Les vivants non-humains (animaux et végétaux), comme les humains, luttent pour leur propre survie. Même lorsque la nature prend une forme luxuriante, elle a une forme malade dans un monde invivable.

Perçue dans un imaginaire post-apocalyptique, l'exploration des ruines modernes abandonnées est donc l'expérience de la négativité écologique de la modernité. Cette situation fait écho à celle dans laquelle se place le tourisme obscur par la confrontation avec la négativité politique du patrimoine historique obscur. L'exploration des ruines modernes abandonnées partage avec lui le fait à la fois de concerner des sites associés à la destruction et de provoquer une inquiétude vis-à-vis du monde moderne. C'est donc un tourisme

douloureux, non parce qu'il consiste en la visite des traces d'un évènement douloureux, mais parce que cette visite produit un sentiment d'inquiétude.

2. Une forme de tourisme obscur

Mer d'Aral (Ouzbékistan), 2000



Si le tourisme obscur englobe généralement l'ensemble des pratiques associées d'une manière ou d'une autre à la mort, la notion élaborée à l'origine par John Lennon et Malcolm Foley est à la fois moins et plus spécifique. Elle ne caractérise pas en elle-même le rapport à des sites associés à la mort — bien que le patrimoine obscur historique le soit effectivement toujours. Le tourisme obscur qualifie plutôt un certain rapport à un évènement, quel qu'il soit. Que les ruines modernes abandonnées ne signifient pas directement la mort d'êtres humains n'invalide donc pas leur qualité de lieu du tourisme obscur. La présence des souffrances humaines est indirecte. Elle est une conséquence de la destruction de l'environnement le rendant impropre à la vie — quand bien même il pourrait être habité.

Bien qu'elles n'invitent pas directement à une expérience de la mort humaine, les ruines modernes abandonnées proposent bien une expérience qui est celle du tourisme

obscur, tel qu'elle a été définie à partir de sa forme historique (je parle de forme historique pour désigner ce qui renvoie à l'histoire humaine extraite de son environnement naturel). Ces ruines incarnent une rupture dans le cours d'une histoire perçue par la modernité comme étant celle d'un progrès. La domestication et la libération de la nature se sont arrêtées de même que la marche vers l'émancipation et la liberté des individus ou des peuples. La capacité du projet et du progrès modernes est mise en doute. Comme pour le tourisme obscur historique, même si c'est sur un autre plan, cet urbex « pose question ou introduit anxiété et doute au sujet de la modernité et de ses conséquences » (Lennon et Foley, 2000, p.12). S'ils ne sont pas directement responsables de la désolation qu'ils constatent, les visiteurs partagent donc une angoisse anthropologique en tant qu'ils appartiennent à la même civilisation que celle des humains qui ont commis le désastre. Il est possible de parler de tourisme obscur parce que les visiteurs découvrent une part obscure d'eux-mêmes.

3. Percevoir les traces matérielles d'une catastrophe qui échappe à la perception personnelle

Alaverdi (Arménie), ruines d'une usine de traitement de cuivre, 2019



Cette perspective de visite des ruines modernes fait écho avec celle de certains penseurs écologistes du catastrophisme, c'est-à-dire d'une certaine manière politique de percevoir le rapport à la nature intégrant l'effondrement de la civilisation industrielle. Elle se distingue par contre totalement d'autres formes de tourisme obscur écologique, notamment de la fréquentation de lieux associés à des catastrophes naturelles. L'évènement qui perturbe alors l'ordre du monde n'est pas lui-même directement de nature sociale ou culturelle (Wadbled, 2020). Son obscurité tient ainsi non à l'évènement lui-même, mais à la manière dont il a été géré : elle n'appartient pas à sa cause. C'est le cas par exemple des pratiques qui se sont développées à La Nouvelle-Orléans après le passage de l'ouragan Katrina.

Dans le champ de l'écologie politique, l'expérience post-apocalyptique des ruines modernes renvoie à celle de la collapsologie (Sémal, 2019, p. 113-169). Cette expérience peut permettre de prendre conscience de choses qui sont en train d'advenir, mais dont les symptômes ont souvent une forme qui empêche de le reconnaître. L'effondrement n'est pas un processus potentiellement à venir et donc encore évitable mais déjà en cours. C'est le

constat non-négociable d'une réalité. Sans forcément assumer toutes les positions de la collapsologie, en pratiquant un certain type d'urbex on fait à un niveau local l'expérience qu'elles décrivent : celle d'une destruction irréversible des conditions d'habitabilité de l'environnement. Il est donc possible de percevoir concrètement la catastrophe qui advient. On en fait l'expérience sensible immédiate.

Généralement, comme le remarque l'historien des sciences politiques Luc Sémal, « il faut fournir un effort cognitif et théorique pour comprendre que la crise écologique constitue une réalité déjà bien présente même si elle ne fait encore que commencer sa montée en puissance » (Sémal, 2019, p. 106). Il s'agit d'un évènement sublime au sens défini par le philosophe Emmanuel Kant (Kant, 1790) : ce qui se produit est à une échelle qui n'est pas la nôtre. Ce n'est pas quelque chose d'impressionnant mais quelque chose qui nous dépasse. Nos sens perçoivent bien des éléments mais sans parvenir à les agencer dans une représentation globale qui puisse faire sens à notre échelle.

Les ruines modernes abandonnées permettent de compenser cette situation car elles donnent à voir dans un espace limité l'effet de la destruction écologique. Elles sont une trace concrète de quelque chose dépassant l'expérience individuelle qui pourtant se donne à l'échelle humaine. Les ruines ont en effet une consistance matérielle identique à celle des traces du passé. Les visiteurs en font immédiatement et directement l'expérience. Ils sont comme dans un site historique où l'histoire comprise est attestée par le contact avec ses traces matérielles selon le principe que l'historien Carlo Ginzburg (Ginzburg, 1989) nomme le « paradigme indiciaire » : ce qui est déchiffré dans des traces matérielles se présente comme la vérité historique. La présence de traces matérielles d'un évènement vaut en effet comme preuve et témoignage en vertu de leur continuité biographique avec l'évènement qu'elles signalent (Dulong, 1998). Dans les ruines modernes abandonnées, la fin de la modernité domestiquant la nature ne se présente donc pas comme le fruit de l'imagination d'un auteur, mais comme une réalité tangible. Mis face à la matérialité, il n'est pas possible de dénier l'existence d'un évènement (Wadbled, 2019).

L'effet produit est donc différent de celui d'un film d'anticipation ou même d'un parc d'attractions montrant un futur post-apocalyptique. Les spectateurs ou visiteurs de ces œuvres suspendent leur incrédulité (Clément, 2016). Ils font cet acte et gardent conscience de là où ils sont et le monde qui les entoure ne leur apparaît pas comme un simulacre

(Platon, 1993, p. 235), c'est-à-dire comme une représentation prise pour la réalité. Même lorsqu'ils lui préfèrent la représentation, elle se montre comme telle – contrairement à certaines reconstitutions patrimoniales qui se présentent comme étant originales (Coulangeonn, 2020). Les ruines modernes abandonnées apparaissent comme des « vraie choses » (Mairesse et Deloche, 2011) : une culture matérielle de la destruction. Ce ne sont pas des trompe-l'œil dont la fonction est de se faire peur (Seaton, 1996). Une crainte constante du tourisme obscur historique que pourrait partager le tourisme obscur écologique s'exprime par ces deux questions : qu'est-ce qui garantit que ces traces sont authentiques et qu'est-ce qui garantit qu'elles ne sont pas simplement perçues de manière esthétique. De nombreux auteurs s'intéressant au tourisme obscur historique dénoncent une dérive qu'ils qualifient de disneylandisation (Cole, 1999). Le caractère abandonné des ruines visitées en urbex éloigne ce risque puisque qu'aucune institution ne les prend en charge.

La situation serait par contre toute autre dans le cas d'une institutionnalisation d'un « tourisme de ruine » (Le Gallou, 2018). Dans ce cas, les ruines sont conservées dans leur état de ruine et un entrepreneur touristique les ferait visiter comme étant l'occasion de vivre l'expérience post-apocalyptique de la catastrophe écologique. Les ruines ne seraient plus abandonnées mais en auraient l'air : leur entretien consisterait à éviter qu'elles ne disparaissent complètement et à leur donner un aspect sauvage. La conséquence est que la nature y redevient domestiquée. C'est effectivement ce que se produit dans certains lieux. Même s'ils proposent formellement une expérience de l'urbex comme aventure et non comme rapport à l'écologie, de tels lieux existent déjà (Wadbled, 2020).

4. Au-delà des lieux particuliers : percevoir la destruction

Berat (Albanie), ruines d'une usine textile, 2018



La différence majeure entre les traces généralement perçues par le tourisme obscur historique et les ruines modernes abandonnées est que les premières renvoient immédiatement à un évènement particulier. Les ruines abandonnées ne donnent pas d'informations sur ce dont elles sont la ruine. Il peut s'agir d'un puits de mine, d'une fonderie ou d'une tannerie, cela n'apparaît qu'à l'urbexeur se faisant également archéologue ou historien. Contrairement à celui des écomusées ou des espaces organisés, le lieu abandonné ne comporte pas d'interprétation. Les éléments matériels perçus ne valent donc pas comme culture matérielle : ils ne permettent pas de comprendre ou de percevoir les pratiques sociales qui présidaient à leur utilisation et qui ont provoqué leur destruction. Cette absence est justifiée parce que ce qui intéresse l'urbexeur est la ruine en état de ruine « des lieux auxquels l'œil ne peut assigner une unité, une organisation, dont on ne peut relier aisément les différentes parties » (Offenstadt, 2018, p.224). Il peut y apporter un discours interprétatif donné par une recherche sur internet ou même par un guide, afin de faire de la ruine un espace patrimonial, mais celui-ci s'ajoute au lieu qui n'invite pas en lui-même à cet usage. C'est ce qui permet de voir apparaître immédiatement la destruction, plutôt que la destruction de quelque chose en particulier.

Pour comprendre ce qui se joue, je reprendrais le concept de spectre au philosophe Jacques Derrida (Derrida, 1993 ; Berthier, 2005). Pour Derrida, un spectre hante : il est toujours déjà présent. Il se manifeste toujours dans des circonstances historiques

particulières, mais existe en permanence de manière virtuelle. Un tel spectre est similaire à ce que l'historien Reinhart Koselleck désigne comme une structure dans une histoire structurale (Koselleck, 2005, p. 135-143) : les conditions de possibilités d'un type d'évènement inscrit dans un environnement culturel donné. Sans diminuer l'importance de chaque évènement ni réduire l'impact des acteurs, des structures de longue durée permettent de les expliquer au-delà de leurs spécificités propres. Parmi les structures, la spécificité du spectre est d'être une structure dont l'existence fait peur.

De ce point de vue, la catastrophe écologique n'est pas une crise qui arrive, mais quelque chose qui avait toujours été présent en attendant de se matérialiser. Les ruines du monde moderne permettent de percevoir certaines de ces manifestations. Visiter ces lieux sans les historiser pour ne percevoir que la destruction permet de prendre conscience de l'existence du spectre en lui-même : puisque le contexte ne compte pas, cela peut virtuellement avoir lieu n'importe où ou partout. Il ne s'agit pas pour autant de valoriser l'anachronisme, qui identifierait deux périodes en les qualifiant de la même manière sans mettre en avant la forme particulière et conjoncturelle du spectre. Ce serait oublier que la catastrophe n'a lieu que dans des contextes particuliers. Si chaque ruine abandonnée a une forme propre, c'est parce qu'elle est le fruit d'une histoire singulière. Il y a dans chaque site toujours à la fois plus et moins que ce que peut le spectre. Les différents lieux et moments ne fusionnent pas comme s'ils étaient les mêmes. L'absence d'historisation suspend la question du contexte. Elle signale que ce n'est pas la question posée. Elle ne signifie pas que tout est pareil partout. Dans la perspective d'un tourisme obscur écologique qui serait institué dans des musées-mémoriaux, l'historisation serait d'ailleurs sans aucun doute indispensable. De tels lieux visités restent attachés à l'histoire d'évènements particuliers passés. Ils mettent en avant ce passé plus que le spectre toujours présent de la destruction. Si elles courent le risque de provoquer des anachronismes, les visites des ruines abandonnées mettent en contact avec quelque chose qui apparaît comme toujours présent.

L'approche de lieux du tourisme obscur historique apparaît comme une autre strate d'expérience possible des mêmes sites. Le tourisme obscur écologique pose aux ruines une nouvelle question et les fait parler d'une nouvelle manière pour qu'elles y répondent. Ces espaces constituent des modes d'approches différents puisque le tourisme obscur historique met au cœur l'historisation de chaque site. Leur objet est toujours une manifestation

particulière du spectre de la destruction. Ils racontent l'histoire de ce qui s'est passé à ce moment et sur ce lieu, de sorte à provoquer une interrogation sur la modernité. Les lieux du tourisme obscur historique sont des lieux d'histoire où l'on peut s'interroger sur la modernité plutôt que des lieux d'interrogation de la modernité où on peut apprendre l'histoire si on en a le désir. De plus, le questionnement sur la modernité se fait à partir de ces histoires particulières. Si chacun peut en interroger un moment particulier, c'est leur multiplication qui montre que la destruction historique revient toujours sous différentes formes. La spatialisation est donc différente.

C'est à partir de la mise en réseau des lieux du tourisme obscur historique que peut se produire une véritable interrogation de la modernité en tant que telle et non de l'une de ses formes qui aurait dérapé dans un pays ou dans une situation particulière – comme dans la théorie du *Sonderweg* (voix particulière) de l'historiographie du nazisme où celui-ci est le produit de l'histoire particulière de l'Allemagne et des spécificités du peuple allemand, de sorte qu'il n'aurait pas pu exister dans un autre contexte national (Kershaw, 1999, p. 437-438 et 479-483). Ainsi apparaît la structure spectrale qui les sous-tend. Le spectre apparaît alors comme structurant l'histoire moderne au-delà de chaque histoire particulière. Il n'en est pas la somme mais la structure qui se dessine. L'histoire prend ainsi une dimension nommée par Reinhart Koselleck anthropologique. Elle permet de se tourner vers l'avenir et non seulement sur les événements passés : identifier les conditions de possibilité des événements signifie non seulement comprendre les structures passées, mais également dégager les conditions d'un avenir possible, « mais sur le mode d'un pronostic qui permette de mesurer l'espace de jeu des possibilités ouvertes par les événements » (Koselleck, 2013, p. 67, traduction Jollivet, 2017).

A ce niveau, les ruines abandonnées aussi bien que celles historisées sont toutes deux des constructions passées et qui incarnent quelque chose toujours présent et en train de se produire. Seul les distingue le fait de parvenir à voir le spectre directement ou de passer par les événements particuliers. Dans les deux cas, n'est pas visitée la trace d'un passé révolu qui demeure présent, mais celui de l'avenir de notre présent en train d'advenir. Ce futur qui surgit dans le présent incorpore alors son patrimoine dans un espace-temps qui se raconte au futur antérieur plutôt qu'à l'imparfait. Le tourisme obscur écologique est alors l'expérience d'une anticipation plutôt que d'une mémoire — ou alors il est celle de la

mémoire rétroactive de quelque chose qui est encore en train d'advenir.

5. La prise de conscience d'une responsabilité : réintégrer une vision post-apocalyptique des ruines à une conscience écologique plus large

Chiatura (Géorgie), lavoir de manganèse, 2019



Même si cela dépend de l'intentionnalité des visiteurs qui ne sont pas obligés de le percevoir dans un cadre post apocalyptique et même dans ce cas ne sont pas obligés de se sentir interpellé, cette situation pourrait favoriser la prise de conscience de la présence du spectre et donc de la nécessité de faire quelque chose. De même que pour le tourisme obscur historique, visiter les ruines abandonnées du monde moderne n'est pas simplement faire le constat de quelque chose dont il faut s'affliger. Il ne s'agit pas de maintenir présent un traumatisme et d'entretenir le désespoir. La visite peut pousser à agir afin que cela ne se reproduise pas sous une forme ou sous une autre. Cette dimension est essentielle au

tourisme obscur historique : même si elle n'est pas toujours explicitée dans les musées-mémoriaux, il s'agit de l'effet attendu sur les visiteurs.

Montrer les ruines du monde moderne pourrait alors être intégré aux stratégies de l'écologie politique jouant sur une peur mobilisatrice (Sémal, 2019, p.239-261) : le constat désespéré n'implique pas qu'il n'y a rien à faire. Il faut au contraire faire en sorte que le spectre ne se matérialise plus. Il n'y a pas de fatalité. Il ne s'agit pas de suggérer que cette expérience va constituer un choc émotionnel suffisant pour provoquer un engagement politique, mais qu'il peut avoir sa place dans le parcours d'une prise de conscience de la catastrophe écologique en train de se produire (Traïni, 2010, p. 338- 340). La visite peut mettre dans une disposition à vouloir faire quelque chose, même si l'effet produit par la visite des lieux du tourisme obscur politique montre que ce n'est pas toujours le cas. Elle n'implique pas cette action. Celle-ci dépend de nombreux autres facteurs, et notamment de son appartenance à une structure militante écologique. Tout dépend de la manière dont chacun va interpréter ce qu'il a perçu et lui donner sens par rapport à sa propre conception de l'écologie (Goffman, 1991 ; Sémal, 2019, p. 255). Elles correspondent à la typologie établie par Shaun Chamberlin des récits culturellement disponibles pour représenter la fin de l'ère où le spectre destructeur de la modernité se matérialise : la confiance dans le progrès, la destruction inexorable et la croissance verte (Chamberlin, 2009 ; Sémal, 2019, p. 299). Il y ajoute la transition vers une société de sobriété heureuse, mais constate qu'il n'y a pas d'imaginaire culturellement disponible permettant de décrire comment cela se mettrait en place.

J'ai montré que le visiteur fait l'expérience décrite par la collapsologie écologique. Cette dernière considère que la matérialisation du spectre est inexorable. La perspective faisant confiance au progrès n'est pas forcément en désaccord. A propos du spectre de la destruction politique, l'historien Yan Kershaw utilise une métaphore pour parler du nazisme qui pourrait être reprise à propos du spectre de la catastrophe écologique :

« on pourra comparer [la catastrophe] à une sorte de Tchernobyl : une catastrophe qui ne devait pas nécessairement se produire, mais qui était inscrite en puissance dans la nature même de la société moderne. Dans son état "normal", un réacteur n'explose pas. Mais c'est arrivé et cela peut encore arriver » (Kershaw, 1997, p. 425).

Si cela se produisait de nouveau, il suggère qu'être prêt à ce moment est la seule chose à faire. La modernité saura de même inventer une nouvelle manière à la fois de domestiquer la nature et de créer un environnement artificiel pour se protéger de ce qui pourrait arriver. La collapsologie considère par contre que de toute façon nous ne serons pas prêts. Il n'est pas possible d'être prêt puisque les effets de la destruction écologique sont inséparables de ceux du monde moderne comme on peut en faire l'expérience dans ces ruines abandonnées : la modernité ne peut résister à la manifestation du spectre de la destruction écologique. Dans cette perspective, tout ce qu'il est possible de faire, est alors de militer de manière locale afin de préserver des environnements le plus longtemps possible tout en ayant conscience que la destruction est inéluctable.

Bien que ce catastrophisme s'oppose fermement à la pensée du développement durable (Sémal, 2019, p. 158-159), la même expérience des ruines abandonnées du monde moderne peut faire sens dans ce cadre. Puisque nous avons une conscience écologique, les ruines abandonnées du monde moderne sont alors des espaces à part. Grâce à des mécanismes assurant la gestion des ressources et l'autolimitation des activités polluantes, la modernité s'assure désormais que le spectre de la destruction écologique ne peut plus se matérialiser – ou du moins de plus en plus difficilement. Ces ruines rappellent ce qui se produit lorsque le danger de ce spectre est oublié. Elles montrent aux visiteurs ce que leur conscience écologique permet d'éviter. La visite des ruines du monde moderne abandonnées a de ce point de vue une fonction de valorisation de la modernité actuelle par rapport à une première modernité qui n'aurait pas eu conscience de ces enjeux. De ce point de vue, les ruines du monde moderne sont perçues comme les ruines du passé. Elles proposent un récit dialectique (Bienenstock, 2009) d'où un moment de négativité a été dépassé sans pour autant être abrogé : il ne s'agit pas de sortir de la modernité, mais d'en développer une qui ne mène pas à sa propre destruction ni à celle de la nature. Le spectre qui constituait une contradiction de la première modernité ne menace plus.

Cette perspective reprend celle transmise généralement par le tourisme obscur historique : avec la présentation de la catastrophe, l'espoir dans la capacité du progrès et de la modernité à mettre à distance les spectres est mis en avant. Par le fait d'entretenir le souvenir et de dénoncer de tels événements, le patrimoine obscur politique montre que le présent vaut mieux que le passé, car il en a tiré les leçons, et en particulier que l'évènement

soit passé est la preuve qu'il est possible de le dépasser. Les espaces-temps où cela s'est produit sont des anomalies d'une histoire qui continue à avancer. Cela explique pourquoi rétrospectivement, il est alors difficile de donner sens à de tels événements et de les inclure dans une modernité dont ils font pourtant partie. L'évènement dont les traces sont perçues échappe au sens commun moderne. Ce qui s'est passé ne parvient pas à faire sens dans le récit linéaire de son histoire. Pour qualifier un tel événement, certains auteurs s'intéressant au tourisme obscur historique parlent d'autreité (Seaton 2009). De la même manière, dans la perspective du développement durable, les ruines modernes abandonnées sont une aberration passée qui n'a plus de sens aujourd'hui ou n'en aura bientôt plus.

Conclusion. Vivre la thanatocène

Chiatura (Géorgie), lavoir de manganèse, 2019



Les ruines modernes abandonnées peuvent être considérées comme invitant à un tourisme obscur écologique. Elles constituent une présentation de la catastrophe qui brise la confiance dans le projet moderne d'émancipation vis-à-vis de la nature. Cette crise de confiance est parallèle à celle que produit le tourisme obscur historique par rapport aux espoirs mis dans l'émancipation et la liberté des peuples comme des individus. Ce sont en fait peut-être les deux modalités d'une même réalité. La destruction écologique et les massacres des génocides et des guerres industrielles sont le produit de la même modernité. Dans les deux cas, la catastrophe est permise par l'industrialisation produisant un environnement artificiel domestiquant la nature ou les peuples jusqu'à les détruire tout en échouant à se maintenir. Ce seraient alors les deux pendants de la thanatocène, c'est-à-dire d'une période marquée par la mort et la destruction. Les ruines abandonnées sont l'occasion de faire l'expérience de son versant écologique alors que les ruines patrimonialisées permettent d'en percevoir la dimension politique.

Parfois, cependant, la thanatocène n'est pas un repoussoir. Les ruines abandonnées ou celles patrimonialisées des tourisms obscurs écologiques et historiques sont celles du passé : nous pouvons y attribuer rétrospectivement un sens sans nous demander celui qu'elles avaient pour ceux qui y ont vécu. Or, il y a des ruines vivantes. Celles-là ne sont pas habitées de spectres, mais de personnes. J'en ai visité une à Chiatura, au fin fond de la Géorgie, en dehors des sentiers touristiques. Bien-sûr nous cherchions des ruines et nous en avons reconnu une se dressant au bord de la colline. Elle avait toutes les caractéristiques d'une ruine ouverte à mon imaginaire postapocalyptique. Cependant, une fois entré, il a fallu se rendre à l'évidence : c'était bien une usine en fonctionnement, une usine à manganèse en l'occurrence. Le responsable fut tout autant étonné de nous voir que nous de voir que cette ruine était en activité. Il s'appelle Avto. Je ne suis plus sûr de son nom, mais je le nomme car c'est une personne qui vit là : ce n'est pas un urbexeur ou un gardien de musée qui serait de passage ou définissable par une pratique. C'est un homme qui juste vit là, avec sa famille. Bien que nous n'eussions aucune langue commune, il nous fit visiter avec fierté l'outil de production qui lui permettait de faire vivre sa famille. Ensuite il nous emmena chez lui : un bâtiment de l'époque soviétique ressemblant également à une ruine de l'extérieur et abritant par contre un appartement très agréable à l'intérieur. Dans l'après-midi, il nous emmena aussi à la piscine. Je croyais être au cœur de la thanatocène : or je

déjeune simplement avec des gens pour qui cet environnement qui semblait post-apocalyptique est habitable à leur échelle.

Cet homme se rend bien compte qu'il participe au spectre de la destruction écologique : il nous a montré avec un air désolé les boues de manganèse qui polluent l'environnement où il vit. Il se rend compte du spectre de la catastrophe historique et nous montre l'inévitable monument à la Grande Guerre Patriotique (la Seconde Guerre Mondiale) d'un air ironique, mais il vit dans des bâtiments de l'ère soviétique. Ces ruines ne sont pas un musée et il devient difficile de se dresser devant Avto avec toutes nos certitudes sur le mal écologique et historique. Nous vivons dans un monde relativement préservé des effets de la thanatocène, contrairement à Avto et nous allons voir des ruines pour nous rappeler de son existence. Avto vit dans un monde détruit qui lui permet de vivre. Nous repartons avec le sentiment que notre conscience de la catastrophe écologique en train d'advenir n'est pas à la même échelle que la vie Avto. Dans notre élan global et notre attention local à ce qui nous entoure, nous avons oublié l'échelle intermédiaire du « local ailleurs » : dans notre champ d'expérience habituel Avto n'existe pas. Or, il existe, je le sais maintenant. Je ne sais pas en quoi cela modifie l'expérience du tourisme obscur écologique que j'ai décrite. En rien sans doute, justement parce qu'il est loin. Mais, si je ne l'oublie pas, j'ai le sentiment que quelque chose change.

BIBLIOGRAPHIE

Anders, Günther, 2007, *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?* Paris, Allia.

Arboleda, Pablo, 2017, « Threats and Hopes for Abandoned Buildings in Berlin: An Urban Exploration Approach », *URBS. Revista de Estudios Urbanos y Ciencias Sociales*, vol. 7, n° 1, p. 41-55.

Arnould, Paul et Glon, Éric., 2006, « Wilderness, usages et perceptions de la nature en Amérique du Nord », *Annales de géographie*, vol. 115, n° 649, p. 227–238.

Bădescu, Gruia, 2019, « Making Sens of Ruins: Architectural Reconstruction and Collective Memory in Bgrade », *Nationalities Papers*, 47(2), p. 182–197.

Berthier, Denis, 2005, « L'intentionnalité et le virtuel », *Intellectica*, 1, 40, pp. 91-108.

Bienenstock, Myriam (dir), 2009, Hegel La philosophie de l'histoire, Paris, Ed des Livres de Poche.

Chamberlin, Shaun, 2009, The transition timeline, White River Junction, VT 05001, Greenbooks, Chelsea Green Publishing.

Chelebourg, Christian, 2012, Les Écofictions. Mythologies de la fin du monde, Bruxelles, Les Impressions nouvelles.

Clément, Thibaut, 2016, Plus vrais que nature. Les parcs Disney ou l'usage de la fiction dans l'espace et le paysage, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.

Cole, Tim, 1999, Selling the Holocaust, from Auschwitz to Schindler, Londres-New-York, Routledge.

Cousin, Saskia et Da Lage, Emilie et Debruyne, François et Vandiedonck David (dirs.), 2008, Le sens de l'usine : arts, publics, médiations , Paris, Créaphis.

Cronon, William, 1996, « The Trouble with Wilderness: Or, Getting Back to the Wrong Nature », Environmental History, vol. 1, n° 1, p. 7-28.

Debarbieux, Bernard, 1995, « Imagination et imaginaire géographiques », dans Antoine Bailly (dir.), Encyclopédie de géographie, Paris, Economica, p. 875-888.

Derrida, Jacques, 1993, Spectres de Marx, Paris, Galilée.

Djament-Tran, Géraldine et Reghezza-Zitt, Magali (dir.), 2012, Résiliences urbaines. Les villes face aux catastrophes, Paris, éditions Le Manuscrit.

Dulong, Renaud, 1998, Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle, Paris, EHESS.

Elżanowski, Jerzy, 2010, « Manufacturing ruins: architecture and representation un post-catastrophic Warsaw », The Journal of Architecture, 15-1, p. 71-86.

Engélibert, Jean. -Paul, 2019, Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse, Paris, La Découverte.

Garrett, Bradley, 2012, Place Hacking : Tales of Urban Exploration, thèse de doctorat en géographie, University of London, RU.

Génot, Jean-Claude et Schnitzler, Annick, 2012, La France des friches, De la ruralité à la féralité, Paris, Éditions Qaæ.

Ginzburg, Carlo ,1989, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », dans Mythes, emblèmes, traces ; morphologie et histoire, Paris, Flammarion, p. 26-52.

Goffman, Erving, (1974) 1991, Les Cadres de l'expérience, Paris, Ed. de minuit.

Jollivet, Servan, 2017 « D'une radicalisation de l'historisme chez Reinhart Koselleck. Le projet renouvelé d'une théorie de l'histoire », Revue germanique internationale, n°25, p. 9-36.

Kant, Emmanuel, 1790, Critique de la faculté de juger, Section I, Livre II.

Kershaw, Ian, 1997, Qu'est-ce que le nazisme, Paris, Gallimard.

Kershaw, Ian, 1999, Hitler, tome 1 Hubris, Flammarion, Paris.

Koselleck, Reinhart , (1990) 2005, Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques, Ed de l'école des hautes études en sciences sociales, Paris.

Koselleck, Reinhart, 2013, Erfahrene Geschichte. Zwei Gespräche mit Carsten Dutt, Heidelberg, Winter verlag.

Leblanc, Antoine, 2010, La conservation des ruines traumatiques, un marqueur ambigu de l'histoire urbaine », *L'Espace géographique*, tome 39, vol. 3, pages 253 à 266.

Latour, Bruno, 2015, Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique, Paris, La Découverte.

Le Gallou, Aude, 2018, « From Urban Exploration to Ruin Tourism: A Geographical Analysis of Contemporary Ruins as New Frontiers for Urban Tourism », *International Journal of Tourism Cities*, vol. 4, n° 2, p. 245-260.

Lennon, John et Foley, Malcolm, 2000, Dark Tourism: The Attraction of Death and Disaster, London, Continuum.

Mairesse, François et Deloche, Bernard, 2011, « Objet (de musée) ou Muséologie », Desvallées, André et de Mairesse, François (dirs.), *Dictionnaire Encyclopedique de Museologie* Paris, Armand Colin.

Monbiot, George, 2013, Feral: Searching for Enchantment on the Frontiers of Rewilding, Londres, Penguin Books.

- Offenstadt, Nicolas, 2018, *Le pays disparu. Sur les traces de la RDA*, Paris, Stock.
- Parham, John et Westing, Louise., (dir.), 2017, *A Global History of Literature and the Environment*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Platon, 1993, *Le Sophiste*, Paris, GF-Flammarion.
- Seaton, Antony, 1996, « From Thanatopsis to Thanatourism: Guided by the Dark », *International Journal of Heritage Studies*, vol. 2, n° 4, p. 234-244.
- Seaton, Antony, 2009, « Purposeful otherness: approaches to the management thanatourism », in Richard Sharpley et Philip Stone Philip (dir.), *The Darker Side of Travel. The theory and practice of Dark Tourism*, Bristol- Buffalo- Toronto, Channel view Publications, p. 75-108.
- Sémal, Luc, 2019, *Face à l'effondrement. Militer à l'ombre des catastrophes*, Paris, Puf.
- Sharpley, Richard et Stone, Philip (dirs.), 2009, *The Darker Side of Travel. The theory and practice of dark tourism*, Bristol- Buffalo- Toronto, Channel view Publications.
- Sion, Brigitte, 2014, *Death Tourism: Disaster Sites as Recreational Landscape*, Londres, Seagull Books.
- Traïni, Christophe, 2010, « Des sentiments aux émotions et vice versa. Comment devient-on militant de la cause animale ? ». Dans *revue française de science politique*, vol. 60, n° 2, p. 335-358.
- Wadbled, Nathanaël, 2016, « Les fonctions du tourisme obscur », *Téoros*, vol. 35, n° 1, <<http://journals.openedition.org/teoros/2851>>.
- Wadbled, Nathanaël, 2019, « Visiter Auschwitz contre le déni de la Shoah. L'expérience de l'évidente matérialité de l'histoire », *Revue ¿ Interrogations ?*, n°28. Autour du déni. <http://www.revueinterrogations.org/Visiter-Auschwitz-contre-le-deni,628>
- Wadbled, Nathanaël, 2020, « L'imaginaire écologique du tourisme de ruine : faire l'expérience de la présence de la nature plutôt que de l'histoire ». In *Téoros. Revue de recherche en tourisme*, n°39 vol. 2 Nulle part Ailleurs. Repenser les espaces marginaux et leur attractivité, <https://journals.openedition.org/teoros/4547#tocfrom1n1>

Wadbled Nathanaël, 2020, Le tourisme obscur écologique d'une pandémie. Ce que pourrait être la mémoire de la COVID-19. In Téoros. Revue de recherche en tourisme, n°39 vol. 3 Le tourisme avant et après la COVID-19, <https://journals.openedition.org/teoros/6737>

Williams, Paul, 2007, Memorial Museums: The Global Rush to Commemorate Atrocities, Oxford-New York, Berg.